

YUSUF ATILGAN

L'Homme désœuvré

roman traduit du turc
par Ferda Fidan

ACTES SUD

HIVER

1

*Tu entames une fable foisonnante, tu racontes
une étrange légende.*

BÂKI

Je me suis dit soudain qu'elle était peut-être là, dans cette foule qui débordait des trottoirs. L'angoisse qui m'étreignait a disparu. (À cause du serveur, me semblait-il. J'ai vu son visage quand il m'a aidé à enfiler mon manteau : ses yeux plissés, non par le rire mais par le ricanement, exprimaient quelque chose de, comment dire, doucereux, non, mielleux. Si je lui avais donné un pourboire, sa main aurait collé à la mienne. Je m'en suis abstenu.) J'ai regardé autour de moi avec intérêt. Des hommes fraîchement rasés, des femmes toutes pimpantes. Des visages insouciantes. Comme le cul-de-jatte qui mendie au coin de la mosquée, et le petit vendeur de journaux, violet de froid, pieds nus dans ses souliers. Je dévisageais les passants, comme si j'étais capable de la reconnaître. Ce soir je suis égoïste. En colère contre

moi-même. Pourtant je l'envoie rarement dans cette rue. Très rarement, pour qu'elle puisse voir un bon film. Assise près de l'écran, la main contre sa joue, elle pense à moi au moment précis où je le veux. Après la séance, elle rentre chez elle à pied.

J'avais perdu d'un coup tout intérêt pour la foule. L'angoisse me serrait de nouveau le cœur. Cette fois le serveur n'y était pour rien. Je le savais. Je pensais qu'à cette heure, la femme bigleuse attendait le client devant le cinéma aux loges profondes et que sa présence susciterait en moi une pitié mêlée de répulsion, mais, alors que je tournais le coin de la rue – celle de cette nuit-là –, un blessé est revenu à lui, le cœur plein de confiance. Il y a un mois, la nuit où je me suis fait tabasser par les deux tailleurs dont l'un portait une moustache noire – pourquoi des tailleurs? je n'en sais rien –, j'avais emprunté la même rue pour les mêmes raisons. Qui en cachaient peut-être d'autres. Je cherchais un moyen de lui venir en aide, prenant soin de ménager son honneur professionnel, mais je craignais que mon véritable dessein ne fût de me retrouver avec elle dans une de ces loges profondes. La femme bigleuse me rappelait par ricochet ma tante Zehra. Couché sur ses genoux, je regardais ses lèvres tantôt immobiles, tantôt vivantes, imprégnées d'un parfum que j'étais seul à connaître. Elle se penchait par moments et, alors que je m'attendais à un événement prodigieux, invraisemblable, me déposait un baiser sur le bout du nez. Ses yeux louchaient quand elle se penchait sur moi.

Je n'avais pas mérité la raclée que j'avais reçue le mois dernier. Pendant cinq jours, la mâchoire bandée, j'avais fait toutes les boutiques de tailleurs – comme si je n'avais pas coutume de me tromper en

essayant de deviner le métier des gens. Je cherchais partout, oubliant que le coin de rue ensommeillé où ils m'avaient assommé était loin des réverbères, et que tout ce que j'avais vu, c'était que l'un d'eux portait une moustache noire. Personne ne me comprenait, même pas Sadık. "Et si tu les retrouves? me demandait-il. – Mais quoi, je leur parlerai. Je leur expliquerai qu'ils ont eu tort. Je me fiche pas mal de ce qu'ils ont fait au type qui était avec eux (« Non, je rentre chez moi », avait dit ce dernier), et c'est par simple curiosité que je me suis arrêté près d'eux. Ces deux tailleurs... – Pourquoi des tailleurs? – Je ne sais pas. Je leur dirai qu'ils ont eu tort de me frapper. – Et après? – Après, ça dépend des circonstances." Sadık secouait la tête, riait. Il ne comprenait pas pourquoi il fallait que je les retrouve. Cinq jours après, ma mâchoire guérie, j'avais jeté le bandage et cessé mes recherches.

Puis j'ai embrassé la fille grecque. Au milieu de l'avenue déserte, non loin de Harbiye. Elles étaient deux, elles venaient vers moi, en riant, bras dessus bras dessous. Lorsqu'elles ont été à ma hauteur, j'ai saisi par le bras celle qui était de mon côté, et je l'ai embrassée. Son visage était froid. Elles ont poussé des cris.

— Salaud! Espèce d'ivrogne! s'est écriée l'autre.

J'ai renversé la tête furieusement. Elles se sont éloignées. Vous êtes formidables avec vos préjugés. Mal à l'aise quand les choses ne cadrent pas avec vos schémas habituels. Je n'étais pas ivre du tout. Je n'avais bu qu'un verre de vin au déjeuner. Comment pouvait-elle le sentir, d'ailleurs? Ce n'est pas elle que j'avais embrassée. J'ai allumé une cigarette, j'ai repris mon chemin.

Il faisait chaud dans le hall. Au moment d'ôter mon manteau, le doute qui m'avait tant de fois précipité dans la rue m'a envahi de nouveau : celle que j'avais embrassée n'avait rien dit. Et si c'était elle? Pourquoi ne l'avais-je pas suivie? Je me serais débarrassé de l'autre, je me serais tourné vers elle, et elle m'aurait dit : "Tais-toi, je sais." C'était cette pensée qui me poussait à dîner dans le même restaurant depuis une semaine. Il y avait chez la femme de ce soir-là quelque chose qui n'allait pas avec l'endroit. Au-delà des autres consommateurs, et du mobilier. Lorsqu'elle s'était levée, le serveur apportait mon pilaf. Je ne l'avais pas suivie, je le ferais une autre fois. Elle partie, j'avais retrouvé l'amertume de l'intuition : il n'y aurait pas d'autre fois. Elle ne reviendrait pas. Elle n'est pas revenue ce soir non plus. Peut-être avait-elle vu le visage du serveur une semaine avant moi.

Je me suis assis sur le sofa et j'ai allumé la radio. Je voulais écouter du piano mais il n'y en avait pas. On aurait dit que le monde entier parlait, dansait, allait à l'opéra. Personne dans cette fichue boîte pour me jouer du piano. J'étais seul. J'ai coupé le poste et me suis levé. Accroché au mur, *Le Goûter* : dans la clarté artificielle, le gris semblait encore plus gris, mortifère. Sur la table, un cendrier. Affreux. Mais qui donc l'a posé devant les livres? Je le saisis et le jette par la fenêtre. Elle était fermée, la vitre vole en éclats. Un rideau se soulève dans l'immeuble d'en face, une femme scrute la rue, sans bouger. Si c'était elle? Le rideau retombe. Et si tout se passait pendant mon absence, là où je ne suis pas?

S'était-il réveillé à cause de la chanson grecque, ou l'avait-il entendue une fois réveillé? Il n'en savait rien. C'était la femme du marchand de *pastirma* qui chantait. Eleni, la bonne des voisins du dessus, n'était pas mariée mais pour lui elle était la femme du marchand de *pastirma*. Pour trente livres par mois, elle venait faire le ménage deux ou trois fois par semaine. Elle se mariera dans quelques années. Ils ouvriront une petite boutique de mezzés. Ses yeux se mettent à briller quand elle en parle. Or lui, il plaint l'homme qui garde la boutique toute la journée. Ses vêtements sentent l'ail. L'homme ne s'en rend sûrement pas compte, mais lui a horreur du *pastirma*.

Il ne veut pas quitter le lit, s'arracher à sa propre chaleur. S'il se levait pour ouvrir le rideau de l'unique fenêtre de la chambre, il verrait le mur crépi de l'immeuble d'à côté – qu'il a hérité de son père – et les trous d'évacuation des salles de bains qu'il connaît par cœur à force de les voir depuis tant d'années. Pour regarder le ciel, il lui faudrait se pencher et coller le visage contre la vitre. Les matins sans pluie, la vue de ce petit coin de ciel l'induit souvent en erreur pour deviner le temps qu'il fait.

Il tourne la tête à gauche. Au milieu du mur était accroché un tableau de Kemal intitulé *Nu*. À peine distinct dans la pénombre... Dehors une femme si facile à dévêtir chante au rythme de son balai, d'une voix que l'effort fait tour à tour monter et descendre. Peut-être s'étonne-t-elle qu'il ne soit toujours pas tenté de la mettre dans son lit. Elle lui avait raconté un jour que l'avocat du dessus ne manquait jamais

une occasion de se frotter contre ses reins. Pour sa part, cette attitude le rebutait, il ne la déshabillerait pas. Il plia la jambe droite et se gratta le genou. Il avait peur de ressembler à son père. Quand il était petit, on changeait souvent de servante à la maison. Certaines nuits, il entendait des cris qui s'interrompaient, net, des murmures, des grincements de matelas. Un jour il avait surpris son père dans la cuisine. Le corps tendu à se rompre, le dos voûté, agrippé aux hanches de la femme. Le verre qu'il tenait à la main se brisa sur le sol. Ils se redressèrent, l'air terrible. Son père marcha sur lui et lui flanqua une gifle. Il avait dix ans. Il savait ce que ça signifiait d'être un homme ou une femme. Peut-être à cause de sa tante, il avait toujours été dégoûté par son père.

On gratta à la porte de la chambre. Il se redressa dans le lit.

— Entre, dit-il.

Eleni s'arrêta sur le seuil.

— J'ai fini. Il ne reste plus que cette chambre à faire.

— Bon, ce n'est pas la peine. Ça ira comme ça pour aujourd'hui. Tu peux y aller si tu n'as rien d'autre à faire.

— Il fait très sombre ici. Je peux tirer le rideau, si vous voulez.

Il opina du chef. La femme alla ouvrir, s'arrêta un instant dans la lumière. "Quel beau visage. Moi je dois avoir une sale tête. Ensommeillée, bouffie."

— La fenêtre de la chambre qui donne sur la rue est cassée. Voulez-vous que j'appelle le vitrier?

— Passe-moi ma veste, veux-tu?

Elle la lui apporta.

— Combien ça coûterait de remplacer cette vitre?

— Je ne sais pas. Six ou sept livres, je pense.

Il tira de sa poche un billet de dix qu'il lui tendit.

— Garde la monnaie, dit-il.

“De quoi payer une livre de *sucuk* à la boutique de mezzés.” Il ne la regarda pas en lui donnant le billet mais il vit sa main. Une main vivante, expressive.

C'est la porte de la chambre qui se referma d'abord, puis celle de l'entrée.

Il enfila ses pantoufles. Alla ouvrir la fenêtre. Le froid. Il se pencha pour observer le ciel. Couleur de plomb, il va pleuvoir. Il mit sa veste, alla aux toilettes. “La zone interdite du mauvais écrivain. Quel est le titre du bouquin que j'ai balancé hier? Voilà un type qui se lève le matin, se débarbouille, s'assoit dans le parc, déjeune, se promène avec sa copine, rentre tard le soir pour dormir. À croire qu'il n'a jamais eu envie de pisser! Invraisemblable. Je jure-rais qu'il a eu une envie pressante dans le parc, qu'il s'est approché d'un arbre au tronc épais, qu'il s'est assuré que personne ne pouvait le voir et qu'il a pissé au pied de l'arbre.” Il se rasa en sortant des toilettes. Il se débarbouilla, s'habilla et sortit.

Il fit le trajet de Nisantaşı à Maçka en tramway. Il faillit tomber en posant le pied sur le pavé gelé, glissant. Il emprunta la rue qui descendait. Il avançait avec précaution. Un marchand de *simit* passait avec son plateau sur la tête. Il l'arrêta, acheta un *simit*. Une femme secouait un kilim sur le seuil de sa maison. Elle s'interrompit quand il passa, puis reprit. “Belle mais renfrognée. Nous sommes tous renfrognés quand nous ne ricanons pas.” Il marchait en mangeant son *simit*. Les rares passants le regardaient. “Il est interdit à un homme de mon rang de se conduire ainsi dans la rue. N'y a-t-il pas un moyen

de contourner cette interdiction, comme toutes les autres? Rompre le *simit* et le glisser dans sa poche. Arracher un petit morceau d'une seule main et le fourrer discrètement dans sa bouche. Mais moi, j'ai envie de le croquer pendant que j'ai encore de bonnes dents."

Il finit son *simit* en entrant dans l'immeuble du marchand de fruits et légumes. Le porche était grand ouvert. Il alluma une cigarette et gravit les marches des deux premiers étages. Sur le dernier palier, une seule porte. Il l'ouvrit et s'arrêta. Ceux qui se tenaient devant les toiles, leur palette à la main, se retournèrent. Ils poussèrent une exclamation. Puis cette odeur... Il comprit soudain que ce qu'il cherchait depuis qu'il était sorti de chez lui sans but précis, c'était précisément cette odeur. Odeur de peinture et d'huile de lin.

— Mais enfin, entre et referme la porte, disait Sadık, on se pèle de froid.

Était-il resté trop longtemps sur le seuil? Il entra, referma la porte.

— Bonjour, tout le monde, dit-il.

— Bonjour.

En dehors de Sadık, deux filles et huit garçons. Il ne recevait jamais plus de dix élèves. Qu'il triait sur le volet.

— On a parlé de toi ce matin, dit Sadık. Cinq ou six jours qu'on ne te voyait plus. On se disait : il a dû retrouver les tailleurs qui l'ont frappé, il doit les passer à tabac depuis cinq jours. À moins qu'il ait été écrasé par une voiture. C'est Sami surtout qui s'en est affligé. Non parce que tu étais mort, bien sûr, mais parce que ton portrait restait inachevé. Figure-toi que pour finir on a choisi l'explication la

plus improbable. On s'est dit que tu avais sans doute trouvé un emploi.

— Dans le mille! On peut dire que l'instinct de l'artiste ne se trompe jamais.

Ils riaient et parlaient tous en même temps :

— Ce n'est pas vrai.

— Je n'y crois pas.

— Je parie sur mes pinceaux...

— Il nous fait marcher.

Comme à son habitude, il tira une chaise et s'installa devant la fenêtre.

— Ce n'est pas une blague, dit-il, j'ai entamé ce travail il y a quatre jours après avoir vu un panneau indiquant la rue des Deux-Orphelins. Lister les noms de rues de la ville et méditer là-dessus. Tenez, regardez. (Il tapota la poche où il avait glissé son carnet.) J'y ai passé trois jours, avant d'y renoncer hier à midi. Dans chaque rue que j'empruntais, j'étais suivi par l'homme qui a une épaule plus haute que l'autre. Et me voilà de nouveau désœuvré. (Il contemplait ses chaussures. Personne ne répondit.) Vous êtes probablement déjà passés par la rue des Deux-Orphelins, mais vous ne vous en souvenez pas. Des immeubles à deux étages pour la plupart, des constructions neuves ou qui le paraissent. Une de ces rues que Charlot appelait *Easy Street*. Et que j'appelle pour ma part la "rue des Porteurs-de-Paquets". Où l'unique souci des riverains est de ne pas perdre le respect de leurs voisins. Quant à ce nom... Mais qui sont ces deux orphelins? Qu'ont-ils fait de leur vie pour qu'on donne leur nom à cette rue? Cette nuit-là je n'avais pas bu mais je me suis adossé à un poteau électrique. Si vous entrez dans la rue par le sud et que vous voulez souffler un moment, adossez-vous au troisième